

De science personnelle, je tiens à louer la réceptivité des professeurs qui ont écouté avec patience, peut-être aussi avec résignation les suggestions des inspecteurs qui ne voulaient que les guider. Mes collègues, tout comme moi-même, seraient pleinement heureux s'ils ont pu contribuer à perfectionner les talents de ceux qu'ils ont dû conseiller.

Tous, les professeurs, les directeurs, comme nous-mêmes, nous savons que nous nous consacrons à une noble tâche, celle de former des hommes et des femmes pour le monde de demain. Nous savons tous que nous œuvrons ensemble, non seulement pour instruire, pour assurer une acquisition de connaissances utiles pour les carrières que ces enfants et des adolescents se choisiront plus tard; mais notre but est plus élevé, nous voulons les guider vers une intégration toujours plus solide, dans un esprit vraiment européen.

Robert Vanderveiken
Inspecteur général de l'enseignement moyen (Belgique)

L'École européenne . . . vue par le directeur

Les élèves

Un élève de notre école, âgé d'une dizaine d'années, qui avait vécu à Luxembourg depuis sa prime enfance et qui allait toujours passer ses vacances chez des parents en Normandie, fut un jour emmené par ses parents pour visiter pour la première fois la capitale de son pays; ayant fait le tour des curiosités de la ville, et après s'être installé à la terrasse d'un café des Champs-Élysées, il répondit à cette question: «Paris te plaît-il?» «Pas trop, on ne parle que français ici!» De même, au cours d'une leçon de gymnastique réunissant des élèves des quatre sections linguistiques, on vit des élèves anglais, américains, iraniens et scandinaves lever la main avec les élèves allemands lorsqu'on voulut s'informer de leur nationalité. Pour répondre, ils pensaient moins à ce qu'indiquait leur passeport qu'au fait qu'ils faisaient partie de la section d'expression allemande. Ces deux exemples sont significatifs. Ils illustrent mieux que tout débat théorique à quel point l'École européenne, comprenant des élèves et des professeurs de tant de nationalités, forme une unité et que les élèves en ont bien conscience. L'utilisation d'une seule langue semble un fait étonnant et le passeport n'a que peu d'importance au sein de cette communauté.

Et lorsqu'on a pu assister aux manifestations de joie de l'équipe des élèves après une victoire sur une équipe d'un établissement national, quand on a pu voir par exemple les élèves allemands être fiers de la victoire «européenne» et affectés par une défaite enregistrée contre une équipe d'un établissement de la République fédérale visitant Luxembourg, on est mieux convaincu encore de ce sentiment d'unité.

A première vue, il paraît douteux qu'une vie communautaire puisse exister dans une école dont la population scolaire et le corps enseignant sont aussi hétérogènes.

Ne perdons pas de vue que les élèves francophones et italiens ont a priori une attitude plus impersonnelle en face de l'École que les élèves allemands et néerlandais qui en attendent plus qu'une simple transmission de connaissances; mais ils ont bientôt l'impression que la vie et l'expérience à l'École européenne leur offrent de multiples possibilités d'épanouissement à l'intérieur de la vie scolaire.

D'autre part, les programmes et la structure de l'École favorisent les rencontres répétées et les expériences

vécues ensemble par des élèves de nationalités différentes et ceci au cours des heures faites en langue véhiculaire et au cours des heures dites européennes.

Existe-t-il une école qui, à l'instar de la nôtre, offre à ses élèves — et naturellement à ses maîtres — plus d'occasions de contacts étroits avec des sujets d'autres nations? Où trouve-t-on de meilleures conditions pour apprendre une langue étrangère et en saisir l'esprit! L'enseignement intensif des langues vivantes, en particulier l'enseignement dans la langue dite véhiculaire, constitue, en dehors de la valeur formatrice de la personnalité, un excellent préalable pour une expérience communautaire. Les heures passées ensemble avec des jeunes d'autres nationalités seront d'une valeur inestimable pour la future formation professionnelle et humaine de nos élèves, la langue et la culture étrangère ne sont pas de simples matières abstraites, mais représentent bien un événement qui contribue de manière décisive à former la personnalité. Pour l'élève, ce contact permanent est en outre un moyen auquel il aime souvent avoir recours pour améliorer ses performances en langue étrangère, ainsi qu'une possibilité de prendre des «leçons particulières» de qualité. Qui donc est mieux placé pour déceler les fautes d'un devoir en langue étrangère que le camarade de classe dont c'est la langue maternelle? Et qui pourrait mieux seconder un élève dans la préparation d'un exposé à faire dans la langue étrangère? Et qui pourrait mieux apprécier cette aide — a priori illicite — si ce n'est le maître lui-même, mieux placé que personne pour juger, d'une part, de la valeur positive ou négative des travaux à domicile et, d'autre part, du profit à tirer d'un travail fait en collaboration avec d'autres camarades de classe.

Mais la vie à notre école n'offre pas seulement des avantages au point de vue des langues, ils sont plus importants encore dans le domaine humain. C'est dans la salle de classe qu'a lieu la première rencontre avec des représentants d'une autre nation — et là beaucoup de choses ont un aspect différent, non seulement la langue, mais aussi la tenue et les réactions — il arrive alors que tel fait, telle habitude soient d'abord relevés avec étonnement et ressentis désagréablement. Mais bientôt ils sont considérés comme naturels et respectés s'il ne sont pas adoptés par ceux qui en étaient surpris. Ainsi donc cette diversité vivante que l'on trouve dans la population scolaire a-t-elle un effet positif tant sur l'élève en particulier que sur la communauté de la classe ou l'école tout entière.

Le directeur est particulièrement heureux quand des élèves prennent le chemin de son bureau pour lui faire part de leurs grands ou petits malheurs ou encore pour lui manifester leur joie ou leur reconnaissance. Le plus beau souvenir est l'entretien qu'il a eu avec l'équipe composée d'un élève allemand, d'un Français et d'un jeune Néerlandais qui avaient pris part à un concours organisé par la radio sarroise sur le sujet suivant: «Europe, espoir de la jeunesse». S'étant classée première, l'équipe vint dès son retour lui relater avec fierté les péripéties de la compétition. Cette victoire a été le résultat d'une préparation intensive, faite en commun avec quelques professeurs, et constitue une preuve éclatante de la nécessité des cours de civisme.

De plus en plus, les élèves de notre école organisent la vie à l'école sur une base communautaire.

Ainsi, quelques jeunes filles des classes supérieures ont-elles entrepris de s'occuper du tableau d'affi-

chage devant lequel les élèves passent chaque jour et où sont communiquées des informations de tout genre. Il s'agit pour elles d'égayer le caractère par trop administratif de ce tableau en utilisant une décoration qui s'inspire du genre des informations, comme du mois et de la saison en cours. Il peut paraître significatif que l'initiative de cette action ait été prise par une jeune Américaine. D'autre part, les élèves ont installé des bibliothèques, dont ils assurent la bonne marche sous leur propre responsabilité et à des heures qu'ils ont choisies eux-mêmes.

A l'occasion, des élèves des classes supérieures se sont réunis dans une sorte de cercle démocratique pour discuter avec leurs professeurs de sujets qu'en classe on ne faisait qu'effleurer ou qui n'étaient pas traités du tout, tout en méritant que l'on s'y attache. On organise des soirées communes avec projection de films ou avec un exposé fait par un camarade. D'autre part, une équipe de collectionneurs de ronds de bière, de boîtes d'allumettes, d'emballage de sucre et d'autres objets dignes, à leur avis, d'être collectionnés se réunit de temps à autre, quoique les premiers résultats n'aient par toujours incité à encourager cette entreprise. Mais lorsqu'on vit l'exposition des différentes collections, pleine de goût et fruit d'un vaste travail en commun, il ne fut plus permis de douter de la valeur formatrice de cette occupation. Rappelons, par exemple cette grande carte d'Europe sur laquelle un grand nombre de villes étaient bien marquées et des fils multicolores reliaient ces villes aux ronds de bière exposés autour de la carte. En dehors de l'adresse et de la patience que ce travail a demandées aux élèves, il constituait également un encouragement matériel à l'enseignement de la géographie.

Considérant la vie et l'expérience communes, il y a lieu d'attacher plus d'importance aux manifestations relatives à l'enseignement, comme des réunions solennelles, des concerts, des représentations de théâtre, des manifestations sportives et des voyages scolaires.

Mentionnons en premier lieu les deux grandes fêtes de fin d'année au cours desquelles on procède à la distribution solennelle des diplômes d'admission à l'École secondaire et des diplômes du baccalauréat européen. Au cours des années, ces fêtes ont pris une allure particulière à laquelle la présence de hautes personnalités donne un caractère spécial. Parmi les chants, danses rythmiques et scènes mimiques qui ont été étudiés dans les différentes classes, les plus beaux sont présentés à la fête; la chorale et l'orchestre de l'école encadrent les différentes parties du programme, tandis que la Communauté scolaire rencontre dans la salle des fêtes les personnalités publiques qui s'intéressent à son travail et au développement de l'école.

Le concert des élèves, qui est une autre occasion de réunion, permet aux jeunes artistes de montrer à un public intéressé leurs capacités; mais c'est encore plutôt pour des raisons pédagogiques que nous mettons estrade et public à leur disposition. L'élève qui joue devant une salle comble prend conscience de ses possibilités et acquiert une plus grande sûreté devant le public; les condisciples, qui admirent leurs camarades sur l'estrade, y voient un magnifique exemple à suivre, pour autant que leur talent et leurs dons s'y prêtent. Et quand au cours d'une telle manifestation, l'orchestre et le chœur de l'école présentent en première à un public avisé composé d'élèves, de maîtres et de parents une œuvre de leur professeur de musique, il va sans dire que c'est un des plus grands événements de l'année scolaire vécus ensemble.

Il en est de même des représentations théâtrales qui interrompent de temps à autre le traintrain de la vie scolaire et nous procurent stimulation et détente. Le soir de la première, le spectateur ne peut se faire une idée de tout ce qu'il faut faire pour tirer d'un groupe d'élèves, diversement doués, un ensemble auquel on demande la connaissance de langues étrangères en plus des capacités de l'acteur. Même l'élève peu doué dans ce domaine y trouvera un champ d'action étendu pour se rendre utile à la communauté; il faut monter et décorer les coulisses, créer et confectionner les costumes, dessiner, écrire et vendre les programmes, assurer la bonne marche de la représentation ainsi que l'habillement et le maquillage des acteurs.

Bref, du placeur à la «star», nous voyons évoluer une équipe dans laquelle chaque membre joue un rôle important. Chacun a conscience de l'importance de son rôle en vue du succès de la soirée, qui sera une source de joie plus grande pour les acteurs et les participants que pour les spectateurs et leur sera en tout cas profitable.

Contrairement à ce qui se fait dans les écoles allemandes et néerlandaises, l'éducation artistique est un peu reléguée à l'arrière-plan dans les classes supérieures de l'École européenne. C'est une lacune puisque ainsi l'initiative créatrice de l'élève n'a que peu de possibilités de se développer. Cependant, des séances d'activités dirigées sont organisées, au cours desquelles chaque élève peut faire la preuve de son savoir-faire et nous admirons souvent les excellentes œuvres réalisées pendant les classes et les séances de travail artistiques par nos élèves. Des peintures et d'autres créations ornent les murs de notre maison et diverses expositions attirent l'attention des élèves, des maîtres, des parents et de tous les visiteurs. Des œuvres réalisées sur du bois et du métal ainsi que des objets en céramique garnissent les vitrines se trouvant dans le hall principal de l'école. Un événement particulièrement marquant fut le film réalisé et projeté à l'école, qui relate le voyage sur la lune d'une délégation de l'École européenne, avec force détails sur le vol, l'arrivée et les aventures de celle-ci sur notre satellite.

Nombreux sont les travaux de photographie, réalisés par une équipe d'amateurs au cours de séances d'activités dirigées et dont l'école se sert tant pour son exposition et sa collection que pour la décoration de ses murs. Ces travaux sont, eux aussi, une preuve supplémentaire des talents de nos élèves, talents dont le déploiement n'est pas possible au cours des seules heures de classe.

Au cours de l'année dernière, les professeurs et les élèves se sont réunis pour la première fois dans un stade de la ville pour une fête sportive — des épreuves d'athlétisme ainsi que des jeux d'équipe étaient prévus au programme. Si cette tentative n'a pas eu le plein succès qu'espéraient les organisateurs, il ne fait pas de doute qu'à l'avenir ils donneront à cette fête une forme qui satisfera tous les participants et qui tiendra compte de l'importance que doit prendre une telle manifestation dans le domaine communautaire.

Les voyages scolaires méritent une mention toute particulière. Mieux que toute autre activité ils sont un éminent moyen d'éducation à la vie en commun, comme ils en sont l'expression. Les élèves de 5^e année primaire n'oublieront certainement pas leur voyage dans la belle campagne luxembourgeoise. A cette occa-



Le Conseil supérieur.





Le Conseil d'administration de l'École européenne réunit le représentant du Conseil supérieur, le directeur de l'École, les représentants de la Communauté européenne du charbon et de l'acier, du corps enseignant et de l'association des parents.



Les professeurs et maîtres des Écoles européennes rédigent les manuels nécessaires à leur enseignement.

sion, certains d'entre eux prenaient le train pour la première fois; ils ne peuvent pas ne plus se souvenir de la soirée où, réunis autour d'un feu de camp dans la cour d'un château du Moyen Age, ils chantèrent en chœur les vieilles chansons de leurs pays respectifs. De leur côté, les élèves de la 6^e année secondaire ne sont près d'oublier ni l'important travail accompli ensemble dans la préparation technique et intellectuelle d'un voyage en Angleterre ni le voyage lui-même.

Le voyage en Italie, à Florence surtout, constitua un événement unique pour tous les participants. A côté des trésors inestimables de la culture, nos élèves y ont surtout profité de l'hospitalité italienne, que les autorités florentines ont pratiquée de manière exemplaire. Sur le chemin du retour, un autre plaisir leur était réservé: la visite à leurs camarades de Varèse, par laquelle les liens personnels entre les Écoles européennes furent encore renforcés.

Une preuve remarquable du lien qui nous unit tous est la petite fête qu'organisent les élèves de 6^e année en l'honneur de leurs camarades qui les quittent. Après les journées épuisantes du baccalauréat, les bacheliers sont invités à une fête bien préparée qui réunit les «anciens» avec leurs camarades et leurs professeurs dans un cadre agréable où sont prévus danse, musique, sketches et buffet froid.

On a souvent l'impression que nos élèves sont fiers de fréquenter l'École européenne et de faire partie de la communauté scolaire. En tout cas, il s'est dégagé une attitude commune et reconnaissante envers l'école et l'ordre établi qui, *cum grano salis* bien entendu, est très satisfaisante.

En tant que pédagogue, on est à la fois étonné et enchanté quand les élèves s'adressent à leur professeur pour demander quand seront rattrapées telle heure ou telle séance d'activités dirigées qui n'ont pu avoir lieu pour une raison quelconque. Le plus haut degré de l'enthousiasme, et cela est confirmé par plus d'une mère d'élèves, c'est de voir des enfants avoir une dent envers le directeur parce qu'il n'y a pas classe le dimanche. Et il ne s'agit pas toujours — ceci devant être précisé — d'élèves de première année.

Les maîtres

Une grande partie de ce qui vient d'être dit est aussi valable pour le corps enseignant. Si l'harmonisation des programmes de l'École européenne est le résultat d'une généreuse volonté de compromis de tous les participants, la collaboration de pédagogues de six pays, avec six traditions scolaires différentes et apportant chacun une petite marque de son caractère national, avec un directeur qui n'est le compatriote que d'un petit nombre d'entre eux, montre justement combien tous ont conscience de leur responsabilité en vue du but à atteindre.

Aucune recette pédagogique n'est délivrée au maître de l'École européenne; il ne peut avoir recours à des moyens ayant déjà fait leur preuve. Il n'a jamais appris comment mener une classe devant des élèves de mentalité et de nationalité différentes ni comment traiter ces élèves en dehors de la classe. Pour

résoudre les problèmes posés de manière scientifique, pédagogique et surtout humaine, un esprit de collaboration sélective est constamment nécessaire. Ainsi le maître qui n'a pas acquis dans son propre pays l'expérience de l'enseignement à des élèves de différentes nationalités — et je ne pense pas qu'il en existe se trouvant dans des conditions aussi favorables — devra faire preuve de beaucoup de facultés d'adaptation, être toujours prêt à un compromis et apporter énormément de bonne volonté. Dès son installation à l'École européenne et tout le long de son activité, il devra s'efforcer de tenir compte et de chercher à profiter de la foule d'expériences qu'ont pu rassembler ses collègues et prédécesseurs au cours de dix ans d'exercice et de collaboration. Cette forme nouvelle de vie et de travail communs se distingue remarquablement de celle en usage dans les écoles nationales, où la nécessité d'une collaboration entre collègues n'est pas aussi absolue. Dans une école nationale, le professeur de latin ou de mathématiques peut ignorer ce que son collègue enseignant la langue maternelle aura traité l'heure précédente. Chez nous il est indispensable — surtout à cause de l'harmonisation des programmes et des matières enseignées — que chaque professeur sache ce que fait son collègue.

Ainsi le but idéal recherché par chaque école nationale, à savoir que les matières enseignées ne le soient pas par paliers, mais bien «l'une pour l'autre» en vue d'atteindre le meilleur niveau général, semble réalisé à l'École européenne. Une formation cohérente, où l'idée de synthèse est toujours présente, voilà ce que nous recherchons en excluant le manque de contact entre les différentes matières. Si, dans nos différents pays, les contacts existants dans les domaines politique, confessionnel, économique et culturel ne manquent pas d'avoir des répercussions sur le travail scolaire et mettent en cause son unité par le pluralisme des idées formatrices, l'unité de l'éducation est garantie à l'École européenne par le but fixé qui est «l'Europe».

Le travail fait en commun, comme l'élaboration de nouveaux manuels, les traductions, certaines préparations de leçons qui sont distribuées aux élèves, la rédaction de comptes rendus, nécessite une collaboration constante entre collègues de toutes les nationalités. Les quelques minutes de la seule récréation de la matinée ne permettent pas de longues discussions. Il s'agit alors de surveiller la cour, de chercher du matériel dans les salles de collections, de donner une explication supplémentaire à un élève, de se détendre un peu et d'essayer de placer un court «Bonjour, ça va?» aux collègues rencontrés. A cela s'ajoutent les réunions inévitables. C'est ainsi qu'en dehors des réunions ordinaires les collègues se rencontrent entre professeurs enseignant la même matière pour la mise au point des programmes; les notes de composition de certaines classes doivent être discutées ensemble; on se réunit pour connaître les conceptions nationales dans la manière de poser des problèmes dans les matières scientifiques et d'harmoniser ces conceptions avec une grande volonté de compromis. Le fait que l'école primaire et l'école secondaire vivent sous le même toit est pour nous d'un grand profit. L'enseignement et les programmes des deux degrés étant en liaison apparente, les professeurs de l'école secondaire sont mieux placés qu'à leurs écoles nationales pour juger du résultat obtenu par les maîtres de l'école primaire qui, grâce à leur remarquable patience et leur savoir pédagogique, jettent des bases solides pour l'avenir de l'élève à l'école secondaire. Ceci nécessite souvent la réunion commune des professeurs et des instituteurs où sont discutées les difficultés rencontrées par chacun, réunion où règne toujours un esprit de

camaraderie et de respect pour le travail accompli par l'autre. On pourrait être tenté d'en faire une expérience pédagogique et méthodique; mais le but fixé par l'école ne permettra pas que cette expérience s'étende à perte de vue.

Nous avons le grand avantage de disposer de maîtres que distinguent la largeur d'esprit et la compréhension pour la situation particulière de notre école et qui échappent au sérieux danger de déformation professionnelle risquant d'en faire un «pédant» ou une «machine à noter». La position de l'École, point de mire du public, le caractère problématique des programmes et le contact permanent avec des élèves ouverts, issus des pays les plus divers du globe, ne permettraient pas à un maître de ce genre, même s'il existait encore, de trouver une place et de travailler avec joie parmi nous.

La nature du travail n'admettant pas l'isolement, ce mal que l'on trouve partout ailleurs, la situation de l'école installée à Luxembourg qui n'est pas une trop grande ville, ainsi que la collaboration constante au sein du corps enseignant amènent des rencontres fréquentes en dehors du domaine scolaire malgré les charges professionnelles de chacun. Plusieurs fois par an, un cocktail réunit les membres du corps enseignant et ceux des Conseils d'inspection et du jury du baccalauréat. L'arrivée ou le départ de collègues donnent lieu à des réunions privées, ainsi qu'à des initiatives de la part de l'ensemble des collègues. Une coutume particulièrement aimable mérite d'être citée. Deux fois par an, les instituteurs fêtent ensemble les anniversaires de tous leurs collègues et l'organisation de cette réunion amicale est assurée à tour de rôle par les collègues d'une nationalité — des mets et des boissons typiques, les usages à table et des chants propres à la nationalité «de service» fournissent le cadre de cette rencontre.

Le cercle Érasme fondé en 1956, où les collègues se rencontrent pour se livrer à des exposés et des discussions dépassant le cadre purement scolaire, est traité ailleurs.

Mentionnons encore l'heure hebdomadaire durant laquelle le directeur et quelques collègues se rencontrent en des matches de volley-ball et trouvent là une heureuse compensation à leurs efforts intellectuels de tous les jours.

Les matches de football entre élèves et professeurs, au cours desquels ceux-ci perdent rarement, sont également mentionnés ailleurs.

Cette vie et ce travail en commun du corps enseignant de l'École européenne sont remarquablement favorisés par les rencontres fécondes et stimulantes avec les membres du Conseil d'inspection. En dehors des rencontres officielles comme la visite des classes, les réunions plénières, les réceptions, etc., les inspecteurs des différents pays rencontrent souvent les maîtres dans un cadre privé, à leur domicile ou bien encore lors d'un repas commun pris dans un restaurant de la ville ou de la charmante campagne environnante. Ainsi, le danger d'isolement de la vie scolaire de leur propre pays auquel sont souvent exposés les maîtres exerçant à l'étranger est écarté, alors que les rencontres avec les inspecteurs et administrateurs des autres pays familiarisent les maîtres de l'École européenne avec les efforts faits par le pays voisin dans les domaines pédagogique et méthodique. Ils finissent par devenir des personnalités

enseignantes sachant lier en un tout, dans l'intérêt de leur travail, les éléments positifs de l'éducation européenne avec les idées de leur pays. Le «Bulletin pédagogique» interne paraissant régulièrement et où des articles, des prises de position et des discussions traitent de toutes les questions de pédagogie, de méthode et de rapports collégiaux constitue un lien important et efficace entre les membres du corps enseignant d'autant plus que les diverses contributions à la revue sont le fruit de nombreuses prises de contact, de visites de classes et de réunions communes.

Les parents

La vie d'une école est inconcevable sans les parents dont la collaboration avantageuse nous est d'un précieux secours dans la recherche du but fixé. Nous les rencontrons lors des manifestations citées plus haut et encore lors des réunions organisées une ou plusieurs fois par an avec les professeurs principaux et les instituteurs. Dès le début de l'année scolaire, les parents sont invités par le professeur principal de la nouvelle classe de leur enfant, qui leur parle des attributions et des problèmes nouveaux. Beaucoup de difficultés et de confusions susceptibles de se produire au cours de l'année sont ainsi éliminées dès le début. En dehors de l'heure de réception que chaque professeur réserve aux parents, le directeur a constamment l'occasion de parler aux parents et de consolider leur confiance en la tâche éducatrice de l'école. Il n'est pas particulièrement surprenant qu'au cours de ces entretiens les parents ne se plaignent guère de trop bonnes notes et d'un traitement favorisé dont aurait bénéficié leur enfant, bien que certains maîtres, auxquels on a souvent tendance d'attribuer à tort l'injustice et la mauvaise volonté, aient pu se tromper dans l'autre sens. Cela tient à la nature humaine et à l'intérêt bien compréhensible des parents pour leurs enfants. Le mot fameux du pédagogue expérimenté de l'ère victorienne, directeur de Rugby, Dr. Th. Arnold, qui disait que les difficultés que rencontre un directeur ne viennent jamais des élèves, rarement des maîtres mais toujours des parents, ne se justifie pas à notre école, en ce qui concerne le dernier point.

L'administration

Les conditions nécessaires à la prospérité d'une école résident dans le bon fonctionnement de l'administration. Il y a lieu de citer tout d'abord le conseil d'administration; une fois par mois, le représentant du Conseil supérieur de l'École, M. Albert Van Houtte, s'y retrouve avec le directeur et deux représentants des parents et du corps enseignant ainsi qu'un représentant de la Haute Autorité, pour discuter dans une ambiance amicale, où chacun a conscience de sa responsabilité, de questions administratives et économiques intéressant l'école. Il convient de ne pas oublier l'organe exécutif de l'administration, le secrétariat. Les maîtres, les élèves et les parents y rencontrent tous les jours les em-

ployés. Sans eux on ne peut concevoir un fonctionnement normal de l'appareil scolaire. Ils tapent sur stencils les préparations ou les cours dont nous avons déjà parlé. Ces documents sont ensuite lus et éventuellement corrigés par un collègue d'une autre nationalité, pour être enfin tirés à un nombre d'exemplaires voulu. Les machines à écrire sont en action du début à la fin de la journée, les téléphones sonnent. On veille à la propreté des classes, des couloirs et des cours, ainsi qu'à l'aération et au chauffage des salles.

Enfin, la comptabilité joue elle aussi son rôle pour maintenir un climat harmonieux, bien que des relations amicales, nouées le plus souvent juste avant la date prévue pour le paiement des traitements, ne puissent guère accélérer la marche des choses. Tous les collaborateurs dans ce secteur, conscients de leurs responsabilités, travaillent — souvent bien au delà des heures fixées —, main dans la main et entièrement dévoués, avec les membres du corps enseignant et la direction de l'école, contribuant ainsi à aplanir les difficultés et permettant la réalisation de la tâche primordiale, à savoir l'accomplissement de la mission pédagogique.

Entre spécialistes comme entre profanes, on a coutume de dire avec plus ou moins de raison que l'école a toujours un certain retard dans le développement d'un peuple. Ceci n'est pas valable pour l'École européenne, du moins en ce qui concerne l'aspect de la vie et de l'expérience communes qu'y font les maîtres et les élèves des différentes nationalités.

Comme nous vivons ensemble tant à l'école qu'en dehors de celle-ci et que notre enseignement est commun, nos manuels aussi, les fêtes, les victoires et les défaites nous touchent tous ensemble, nous sommes en mesure d'ouvrir l'esprit de nos élèves pour le partenaire et pour le voisin, d'en faire des hommes conscients de leurs responsabilités qui un jour seront prêts à terminer la lourde tâche de l'intégration européenne et cela dans les domaines culturel, économique et surtout politique.

Karl Voss

Directeur de l'École européenne de Luxembourg

L'École européenne . . . vue par les professeurs

«Tout est un, tout est divers» - Pascal

Voilà donc déjà dix ans que des universitaires venant de six pays ont entrepris de mettre en commun science et expérience pour animer cette École européenne «créée du commun accord de six peuples» pour recevoir «des enfants issus de nationalités différentes et appelés par l'exercice des qualités qui leur sont propres au contact de celles d'autrui à se connaître, s'estimer et s'aimer» ainsi qu'il a été écrit pour la première fois dans la charte de fondation de notre École.

«Se connaître, s'estimer, s'aimer», on ne saurait mieux définir la raison d'être et l'esprit de cette vie en commun qui doit animer chacun de ceux qui collaborent à l'entreprise. Ce sont bien, en effet, à des «pierres vivantes» que nous avons affaire et l'édifice ne saurait subsister et croître que par la volonté de participation de chacun à l'œuvre commune.

Qu'en a-t-il été au début et qu'en est-il aujourd'hui? Disons tout de suite que tout au long de ces dix années nous avons assisté à une croissance continue de l'édifice: la poignée d'élèves des premiers jours dépasse maintenant le millier. Et, cette extension numérique, on le comprend sans peine, décuple la tâche d'un corps professoral absorbé par les nécessités d'un enseignement chaque année, là comme ailleurs, plus lourd à assumer.

Au début, certes, il était relativement facile de se connaître, de se rencontrer, de dialoguer. On vivait dans un climat de pionniers: c'était une aventure toute neuve de se voir à l'œuvre avec des collègues étrangers, de travailler ensemble, d'établir des liens chaque jour plus humains. Tout n'était-il pas à faire, mieux à créer et le corps professoral, bénéficiant des avantages du petit nombre, formait une équipe en union étroite avec la direction et Messieurs les Inspecteurs. Il y a encore chez certains de nos collègues la nostalgie de ces commencements où, dans un climat de franchise et d'estime réciproques, les discussions les plus animées venaient passionner la pédagogie la plus aride. On n'hésitait pas alors à prendre sur son sommeil, par exemple, pour aller assister à des conférences culturelles, source de fructueux échanges, par delà la frontière française.

Un effort de mise en commun sur le plan des connaissances, de l'expérience pédagogique, des manuels

s'imposait par la force des choses. Le statut de l'École était à élaborer, des normes pédagogiques sinon à trouver, du moins à harmoniser (système de notations, discipline, compositions). Il fallait dans cesse s'efforcer de découvrir une sorte de dénominateur commun au prix d'une compréhension et de concessions mutuelles. Tout un comportement social se trouvait par là mis en jeu excluant dogmatisme et préjugés. Tout membre d'une École européenne ne se doit-il pas, à cet égard, d'être un bon diplomate? Et, cette mise en commun sur le plan des connaissances trouvait en quelque sorte son débouché sur celui des délassements du corps et de l'esprit: rencontre de foyers, découverte de modes de vie différents, pratique de sports divers dans le cadre de l'École selon les goûts et les aptitudes de chacun. Il convient aussi de faire mention de l'obstacle des langues plus grand pour certains de nos collègues que pour d'autres. Mais l'expérience prouve qu'il n'y a rien là d'insurmontable si nous restons disposés les uns et les autres à écouter non pas «un étranger» mais un homme semblable à la fois et différent de nous-mêmes, quelles que soient sa langue et ses catégories de pensée.

Voilà pour le passé. Et aujourd'hui, où en sommes-nous? Certes, les perspectives ont changé mais la tâche continue: il y a et il y aura toujours plus à faire dans cette voie de l'harmonisation partout où elle est possible si nous voulons que notre enseignement débouche sur une véritable culture européenne, but de nos efforts. Certaines disciplines sont à cet égard toujours sur le chantier et nécessitent une mise en commun continue des connaissances de ceux qui sont appelés à les enseigner, qu'il s'agisse de normes pédagogiques ou de manuels à élaborer.

Les rapports humains — il faut bien le dire — souffrent d'un certain relâchement que l'extension de l'École ne suffit pas seule à expliquer. Sans doute, certaines activités de délassement subsistent (jeu de quilles, ping-pong, volley-ball); nos collègues du premier degré maintiennent toujours le louable désir de fêter ensemble sous forme de rencontres très cordiales les événements familiaux du semestre écoulé, chaque nationalité prenant à tour de rôle l'organisation matérielle de la réunion. Ainsi, ces petites fêtes resserrent — voire renouent — les liens de camaraderie parfois distendus par la dispersion des locaux et le nombre croissant de collègues. Mais, on peut déplorer la quasi-disparition du Cercle Erasme, fondé en 1956, qui avait pour but de maintenir à l'intérieur de l'École une certaine vie de l'esprit et dont le nom lui-même était un symbole. Chaque nationalité se trouvait représentée dans le comité dont la présidence se trouvait assurée chaque année par un membre d'une autre nationalité. Il ne s'agissait pas d'engager des discussions pour le plaisir de parler mais de faire ensemble un bout de chemin sur le plan de la connaissance mutuelle. On parla de Sartre, de Camus, de Kafka entre autres, de problèmes linguistiques dans les pays européens, de l'atome, du problème de la religion en face du socialisme, de la morale laïque, de voyages à Moscou et en Israël, de la Sicile et de bien d'autres choses encore. Un court résumé en allemand ou en français, selon le mode d'expression du conférencier, était distribué avant chaque exposé. L'enthousiasme initial a diminué, sans doute, parce que l'effort demandé allait souvent au delà des possibilités matérielles des collègues. N'empêche qu'il reste un groupe de résolus. Ils ne cherchent pas le thème à la mode, l'auditoire nombreux: ils voudraient plus simplement relancer l'entretien pour découvrir le côté inconnu de tel ou tel collègue, dialoguer avec lui, sans ostentation, sans réclame, en tant que «frères qu'unit la bonne volonté» à l'image du sage de Rotterdam, en quête de vérité et de beauté.

Que dire pour conclure? Cette vie en commun ne se maintiendra que si un sens de l'humain jamais en défaut préside aux destinées de l'École et si nous croyons que l'amitié, les contacts vrais entre les êtres, le sentiment d'une interdépendance d'esprit, quelles que soient nos différences respectives, sont au nombre des biens les plus précieux en ce monde. Nous ne pouvons œuvrer valablement qu'au sein d'une «collégialité» toujours plus soudée, ce qui implique doigté, compréhension et respect d'autrui. L'unité, certes, n'est pas l'uniformité et chaque membre doit avoir sa note spécifique à apporter dans l'expression de cette âme commune, reflet des valeurs spirituelles et humaines propres à chacun de nous.

Rapporteur: Henri Bourrinet

Membres du groupe de travail: Capelli, Heumann, Leidner, Quencez, Sardo,
van Heusden, Vaupel, Vivès

L'École européenne . . . vue par un ancien professeur

Il y a, d'une part, ce qui a pris un certain recul et, d'autre part, ce qui n'a pas, qui ne prendra jamais de recul, tant ces expériences vécues font désormais partie de notre vie. Pour évoquer ces cinq années consacrées à l'École européenne et qui sont devenues une part de moi-même, on me pardonnera de parler tout d'abord de moi.

Je dois une très grande reconnaissance à M. le directeur général Brunold et à M. Charpentrat, sous-directeur à la direction générale des affaires culturelles, d'avoir pensé que le lecteur français à Sarajevo, dont ils avaient pu, de près ou de loin, suivre le travail, serait capable de participer à cette grande expérience européenne. C'est ainsi que, grâce à la confiance qu'ils me témoignèrent, j'arrivai à Luxembourg, précédant ma femme et nos bagages, dans les premiers jours d'octobre 1954, armé d'une foi solide et déjà ancienne en l'Europe, d'une volonté réfléchie de contribuer, à la place qui m'était assignée, à une création concrète dans ce domaine, mais aussi tourmenté de scrupules dont la plupart tenaient à mon inexpérience de l'éducation de jeunes enfants, puisque, depuis longtemps, je n'avais à faire qu'à des étudiants âgés et déjà spécialisés.

Dès le premier jour, dès le premier instant, l'École, ce fut véritablement l'Europe! Cette villa Lenz, dans son parc suranné, mais tout près des voies grondantes du chemin de fer, ces abris d'hiver pour oiseaux et ces volutes de fumée que mâchait, devant le perron, une locomotive d'usine, fidèle comme un chien, chaque matin au rendez-vous des enfants et des maîtres: Europe dure du travail, Europe douillette de la civilisation, tout le décor entraînait dans ce petit cadre. Quant aux personnages, ils étaient déjà européens. Au fur et à mesure de leur arrivée, l'instituteur méridional, l'helléniste des bords du Zuydersee, son collègue de Fulda, le mathématicien belge, le linguiste de Limpertsberg et l'historienne romaine, tous étaient accueillis décontractés, mis à l'aise, séduits et lancés dans le mouvement par les deux incomparables animateurs de la grande entreprise dont les immenses qualités se complétaient admirablement, M. A. Van Houtte et M. M. Decombis. Les enfants, eux, paraissaient ravis de se trouver ensemble à la fois si divers et si semblables: bien sûr, on parlait et on doit parler encore aujourd'hui «des Allemands», des «Français», des «Néerlandais», etc. Mais très vite tel carreau fut cassé par Wilckens et non par «un Allemand»; tel horizon distribué par Benoit et non par «un Français». Les enfants des six nations et de quelques autres encore se mirent au travail: presque tous furent très vite conscients, comme leurs maîtres, du privilège considérable qui leur était accordé par leurs patries, de l'intérêt de l'expérience à laquelle ils allaient participer. Certains:

d'entre eux s'étaient déjà trouvés amalgamés dans l'école primaire qui fonctionnait déjà depuis une année; d'autres, nouveaux venus, s'adaptèrent sans difficultés, beaucoup travaillèrent avec courage et conscience.

Il ne fallait pas manquer la première moisson! Celle-ci fit honneur à l'École.

Ce fut un travail passionnant et souvent passionné: chacun de nous nourrissait l'ambition de présenter l'héritage culturel et pédagogique de son pays sous le meilleur jour; mais, en même temps, aucun ne désirait se replier sur cet héritage. Les cinq premières années de l'école secondaire, celles que j'ai connues, furent entièrement occupées à ces confrontations. Sur le plan des méthodes pratiques d'enseignement, de l'esprit même des études secondaires, sur le plan des horaires et des programmes, de l'importance relative à accorder à chaque matière d'enseignement — et sur le choix mêmes de certaines —, sur les différentes conceptions possibles du travail et de la conduite des élèves, sur les sanctions et les récompenses, sur le statut même de l'École et des professeurs, sur tout cela et de nombreux autres sujets, nous eûmes à nous exprimer et à nous entendre. Certes, le dernier examen de ces questions de base était confié aux instances supérieures de l'École, Conseil d'inspection et Conseil supérieur. Il n'en reste pas moins qu'à longueur d'années, à raison parfois de deux séances hebdomadaires qui se prolongeaient très tard dans la soirée, nous étions réunis, sous la direction toujours éclairée et informée de M. Decombis, pour confronter tout cela et essayer d'esquisser les premiers éléments d'une synthèse qui soit viable. Parfois, lorsque la machine paraissait gripper, lorsqu'une «dure» difficulté calait le moteur, M. Van Houtte venait présider nos travaux. D'un coup de lime, d'une goutte d'huile, où, tout simplement, en extrayant délicatement l'objet de friction, il remettait le mécanisme en marche et rendait à chacun un peu de son inaltérable optimisme. Nous apprîmes ainsi à nous connaître, à nous estimer; ainsi se forma une première équipe de professeurs européens qui, ayant construit l'École pierre par pierre, s'étant formée tout en formant, constitua un bloc particulièrement uni dans l'amitié et l'enthousiasme, sans que, pour cela, chacun de ses membres n'eût à renier aucun de ses caractères naturels et nationaux.

Cela supposait, chez la plupart d'entre nous, quelques renoncements à de chères habitudes, et que soient surmontées certaines gênes. Je pense encore au moment où, l'École ne disposant pas de surveillant et nos élèves n'ayant pas encore pourvu à l'organisation des loisirs, il nous fut demandé de consacrer, à tour de rôle, un après-midi par semaine à leur récréation. Les traditions universitaires françaises me firent considérer cette invitation comme une brimade; mon excellent collègue allemand A. Glotzbach était aussi au bord de la révolte. Mais nous pûmes alors admirer avec quelle souriante dignité nos amis néerlandais et belges, le Dr. Bernard Al, helléniste et directeur de gymnase, et M. Plastria, mathématicien distingué — qu'ils me pardonnent de citer leurs noms — acceptaient la mission et partageaient, l'un diriger une expédition dans de périlleux massifs aux alentours de la statue de Goethe, l'autre organiser des jeux sur un terrain vague. Que serait-ce, nous dirent-ils, si nous avions des collègues britanniques! Mon tour venu, ayant obtenu de l'amabilité de nos hôtes luxembourgeois le prêt d'un terrain de football de banlieue, je conduisis une importante cohorte de nos élèves s'initier au noble jeu de . . . rugby. Hélas, j'eus beau édulcorer les règles, ce fut une troupe dépenaillée, meutrie et noircie par la boue du stade, que je ramenai, le soir venu,

vers les lieux habités. La semaine suivante, les enfants furent sensiblement moins nombreux au rendez-vous; par contre, sur la touche, une délégation de mères d'élèves, stoïques sous la pluie, était venue se rendre compte *de visu* que l'incroyable était vrai: ces dames, Allemandes, Néerlandaises, Italiennes Françaises aussi peut-être, assistèrent au «massacre» organisé par ce professeur français. La troisième semaine, je n'entraînai plus qu'une poignée de braves volontaires, dont la délégation maternelle n'avait pas effrayé les parents. . . .

J'évoque aussi — et ceci est plus sérieux — le moment où, un inspecteur général de lettres étant venu m'inspecter dans ma classe, selon l'usage français, je dictai, à la fin de l'heure, le travail à préparer pour la prochaine heure de latin, en annonçant: «Pour le 11 novembre 1954» M. l'inspecteur général eut comme un sursaut et me regarda un instant d'un air perplexe, le 11 novembre étant en France, comme chacun sait, jour férié, en l'honneur de l'Armistice de 1918. Très vite, l'ancien combattant qu'il était réalisa la situation nouvelle. Il eut un aimable sourire qui voulait dire: «C'est sans doute bien mieux ainsi!»

Le Conseil supérieur a essayé de laisser à l'École européenne les qualités principales des systèmes en vigueur dans chaque pays et de lui en éviter les plus gros de leurs inconvénients. Telle qu'elle est — et de sages dispositions prévoient que ses règlements peuvent être modifiés selon la pratique —, vue à distance et, en ce qui me concerne, avec le recul de trois années consacrées à la direction d'un établissement secondaire national, elle me paraît, dans ses grandes lignes, constituer une entreprise largement valable pour le présent et prometteuse pour l'avenir.

Je dirai plus: la conception du baccalauréat européen, la place du latin dans la scolarité; l'enseignement de la philosophie sagement réparti sur deux années; ceux des lettres maternelles, des mathématiques et des sciences expérimentales hardiment passées, jusqu'à la dernière année et selon les sections; l'acquisition rapide d'une langue véhiculaire et l'utilisation rendue possible de professeurs issus d'un autre foyer de culture; toutes ces dispositions, et j'en oublie sans doute, me paraissent très heureuses et directement adaptables à plus ou moins brève échéance aux enseignements des six pays, cela dans l'intérêt même des élèves aussi bien que pour réajuster vers le haut le niveau des études aux nécessités du grand ensemble européen qui se dessine.

Aussi me reste-t-il un vœu à exprimer. Pourquoi une si belle expérience, dont la valeur est reconnue par les gouvernements qui y participent, puisqu'ils ont accepté d'avoir après Luxembourg et sur son modèle de nombreuses écoles de ce genre auprès des organismes européens, pourquoi tous ces efforts et ces réalisations ne seraient-ils pas utilisés plus largement pour le plus grand avantage des élèves des six pays en question? Il m'arrive de regretter que de plus nombreux effectifs, dans chacune des nations, ne puissent profiter de ce qui ici a déjà été expérimenté et jugé bon. Cette grande expérience devenue un grand appareil, pourquoi continuer à n'en réserver l'usage qu'à un nombre relativement restreint et socialement limité d'enfants de fonctionnaires ou de familles vivant à l'Étranger? Si la formule est valable — et pour nous cela ne fait aucun doute —, ne devrait-on pas tenter de l'appliquer aux plus larges couches d'élèves? Et d'abord, ne pourrait-on, par exemple, commencer par créer, auprès de l'une ou l'autre de ces Écoles

européennes une sorte de cité d'internes où, par exemple, un grand nombre de places serait réservé à des boursiers méritants des six pays? Grâce à de telles fondations, de bons élèves, et souvent même les plus nécessaires d'entre eux, viendraient à leur tour profiter de ce magnifique privilège que constitue encore, pour le moment, l'École européenne et prépareraient ainsi les voies du rayonnement qu'elle doit exercer sans tarder.

Maurice Jordy
Directeur de l'Institut français de Zagreb
Ancien professeur de l'École européenne de Luxembourg

L'École européenne . . . vue par les parents

L'École européenne, objet des réflexions qui vont suivre, est une réalité bien définie; il n'en est pas de même du cercle des parents à qui la présente brochure commémorative donne maintenant la parole. Entre les familles que l'école a rapprochées, les différences sont nombreuses, en effet. Différences de culture et de condition sociale, différences de religion et d'opinions politiques, divergences d'intérêts, généraux ou particuliers, et surtout — ce qui ne se rencontre dans aucune école de nos pays — différences de langue et d'origine nationale. Aussi, entre tous les parents chercherait-on en vain un dénominateur commun. Même sur l'enfant, qui est au centre de nos réflexions, leurs conceptions divergentes et l'affection qu'ils lui portent se manifeste sous des formes différentes.

Il est donc impossible de dégager, du moins dans ces quelques lignes, un point de vue unanime des parents. Tout au plus peut-il s'agir d'exprimer l'opinion d'un homme qui depuis plusieurs années participe à la vie de l'école en qualité de représentant des familles.

Aujourd'hui encore, l'attitude fondamentale de la majorité des parents — composée des fonctionnaires des Communautés européennes — se ressent du fait que l'école primaire fut fondée en 1953 à l'initiative et grâce au soutien énergique des familles. Il s'agissait alors d'une mesure d'urgence n'ayant d'autre but que de créer à Luxembourg la possibilité de donner une première instruction aux enfants qui se trouvaient rassemblés et dont un grand nombre s'adaptaient mal aux écoles et aux méthodes d'enseignement du Grand-Duché. Ainsi seulement les parents ont-ils pu éviter de laisser leurs enfants dans leurs pays d'origine et de s'en séparer en les mettant en pension.

Même si l'École européenne a dépassé depuis longtemps ce premier objectif, même si elle est devenue une réalité entièrement autonome, nombreux sont encore les parents qui la considèrent toujours comme leur chose. Ils en revendiquent la paternité et soulignent que les Communautés européennes, dont ils sont fonctionnaires, prennent en charge la moitié de son budget. Ils sont étonnés, parfois déconcertés, lorsque l'École ne peut satisfaire tous les desiderata, souvent excessifs, qu'ils formulent dans l'intérêt de leur progéniture.

Quoi qu'il en soit de ce lien historique, les relations entre les parents et l'École souffrent d'une insuffisance patente. On s'en avise, par exemple, au fait que, jusqu'à présent, les familles ne se sont pas montrées disposées aux sacrifices financiers qu'elles consentent fréquemment dans leurs pays d'origine, mai